

PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION 2018

ELISABETH EDL
JEAN-PIERRE LEFEBVRE

Douzième remise, avec des contributions de
Zwölfte Verleihung, mit Beiträgen von

Edi Zollinger
Isabelle Kalinowski

Ed. Irene Weber Henking

Soutien financier :
Collège de traducteurs Looren
Fondation Philanthropique Famille Sandoz
Loterie romande
Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature
Ambassade de France en Suisse
Ville de Lausanne
Centre de traduction littéraire de Lausanne

Prix lémanique de la traduction littéraire

TABLE DES MATIÈRES

ALLOCUTION DE BIENVENUE	
Irene Weber Henking	3
REMISE DU PRIX À ELISABETH EDL.....	8
LAUDATIO	
Edi Zollinger	10
DANKESWORT	
Elisabeth Edl	16
BIBLIOGRAFIE VON ELISABETH EDL.....	24
REMISE DU PRIX A JEAN-PIERRE LEFEBVRE	33
LAUDATIO	
Isabelle Kalinowski	35
REMERCIEMENT	
Jean-Pierre Lefebvre	38
BIBLIOGRAPHIE DE JEAN-PIERRE LEFEBVRE	41
REMERCIEMENTS DE LA PRESIDENTE DU CONSEIL DE FONDATION.....	47

Allocution de bienvenue

IRENE WEBER HENKING

Présidente du Conseil de fondation

Mesdames et Messieurs les membres du Conseil
de la Fondation du Prix lémanique de la traduction,
Mesdames et Messieurs les jurés du Prix lémanique,

Mesdames, Messieurs,
Chères traductrices et chers traducteurs,

Chers lauréats.

Je suis heureuse de vous accueillir à Bibliomedia pour cette 12^e remise du Prix lémanique de la traduction, décerné cette année à Madame Elisabeth Edl, traductrice du français vers l'allemand et à Monsieur Jean-Pierre Lefebvre, traducteur de l'allemand vers le français.

Par la remise de ce prix d'excellence et le séjour de deux semaines au Collège de traducteurs Looren qu'il comprend, la Fondation du Prix lémanique de la traduction espère contribuer à la reconnaissance du travail des traductrices et traducteurs, à la compréhension mutuelle et aux échanges fructueux entre l'allemand et le français.

« Quand le violon répète ce que le piano vient de jouer, il ne fait pas les mêmes sons et il ne fait que se rapprocher des accords entendus. Cependant, il fait entendre la même ‘musique’, le même air. Cela n’est possible que lorsqu’il est aussi fidèle à la logique du violon qu’à la logique du piano. »

Ces mots de John Ciardi, traducteur de la *Divina Commedia* en anglais, glanés sur le site de la traductrice Sika Fakambi, donnent le ton à cette remise de prix. Traduire, c’est créer. Mais traduire c’est aussi faire résonner un texte qui a été lu et entendu dans une langue, dans une autre langue, une nouvelle langue.

Ou comme le dit Antonio Prete dans son ouvrage *À l’ombre de l’autre langue*, traduit par Danièle Robert : « Certes, on traduit toujours à l’ombre du texte source, on traduit toujours après. Et cependant la tâche la plus essentielle du traducteur consiste à faire de cet après le berceau dans lequel le premier texte est secoué par le vent d’une renaissance, où les mots anciens se mettent à sonner comme des mots nouveaux sans que le charme de leur éloignement en soit diminué. »¹

« Les traducteurs sont des créateurs de langage », disait Jean-Yves Masson, lauréat, avec Holger Fock, du précédent Prix lémanique de la traduction. Car, nous le savons bien, c’est aux traducteurs et traductrices que nous devons d’avoir accès à des littératures écrites en des langues pour nous inconnues et de découvrir des auteurs, des autrices et des textes étrangers, mais, surtout, c’est à leur travail d’écriture créative que nous devons notre langue, nos mots.

C’est ainsi que les Allemands connaissent le « bon goût » grâce à une traduction du français et de l’espagnol,

1 ANTONIO PRETE, *À l’ombre de l’autre langue. Pour un art de la traduction*, traduit par Danièle Robert, Cadenet, les Éditions Chemin de ronde, 2013, p. 10.

comme en témoigne cet extrait du dictionnaire des frères Grimm : « Geschmack [...] in anwendung auf das schöne, der geschmack oder vollständig der gute geschmack, *) um 1700 übertragen aus dem franz. bon goût (das seinerseits wahrscheinlich dem spanischen buen gusto entnommen ist), [...] lässt sich geschmack in dieser metaphorischen bedeutung zuerst in der deutschen übersetzung des ‘oraculo manual’ des Spaniers Gracian von Aug. Friedr. Müller, Leipzig 1715 und bei Joh. Christ. Günther nachweisen ».

Mais au-delà des langues, des textes, des mots et du bon goût, les traducteurs et traductrices nous font découvrir le tact, ou dit avec un peu moins de « moraline », la musique d’une langue.

Car en traduction littéraire également, comme dans la transposition musicale, il s’agit de trouver la tessiture de la voix et de la langue. Ce faisant, le traducteur, la traductrice va s’efforcer, comme un compositeur, de faire entendre une même ligne mélodique d’un morceau ou d’un texte original, dans une autre langue possédant sa propre tonalité.

Traduire c’est interpréter, c’est donner une forme au « nuage » sémantique aperçu dans le texte, tel que Humboldt le décrit dans un de ses articles sur le langage, et c’est donc donner une forme lexicale à la *Wolke*, nuage, qui doit devenir *Wort*, mot, avec sa propre résonance, comme dit Humboldt², pour qu’y soient réunis tous les sentiments et perceptions. Retrouver la « résonance » de l’original dans la traduction, telle est une des tâches, peut-être la plus difficile, du traducteur et de la traductrice littéraire.

2 WILHELM VON HUMBOLDT, “Über die Natur der Sprache im allgemeinen”, in *Schriften zur Sprache*, hg. Von Michael Böhler, Reclam, Stuttgart, 1973, S. 6–11.

Cette année, la cérémonie de remise du Prix lémanique de la traduction offre l'occasion de faire résonner les voix et les langues de nos lauréats par l'intermédiaire d'Yves Raeber, comédien et traducteur littéraire qui va vous lire des extraits choisis des traductions d'Elisabeth Edl et de Jean-Pierre Lefebvre. Vous avez déjà eu le plaisir d'écouter la contrebasse de Lionel Felchlin, interprète et traducteur littéraire lui aussi !

Au nom du jury du Prix lémanique de la traduction, j'ai le plaisir de remettre deux prix à deux auteurs de traductions pour la qualité de l'œuvre qu'ils ont créée au cours de ces dernières décennies.

Elisabeth Edl et Jean-Pierre Lefebvre rejoignent donc aujourd'hui la longue liste des lauréats du Prix lémanique, toutes et tous auteurs de leurs traductions. Pour mémoire, j'aimerais citer leurs noms :

Walter Weideli (Suisse romande) et Eugen Helmlé (Allemagne)
en 1985,

Philippe Jaccottet (Suisse romande) et Elmar Tophoven
(Allemagne) en 1988,

Gilbert Musy (Suisse romande) et Helmut Kossodo (Allemagne)
en 1991,

Georges-Arthur Goldschmidt (France) et Brigitte Weidmann
(Suisse allemande) en 1994,

Étienne Barilier (Suisse romande) et Hanno Helbling (Suisse
allemande) en 1997,

Colette Kowalski (France) et Yla Margrit von Dach (Suisse
allemande) en 2000,

Claude Porcell (France) et Hans Stillet (Allemagne) en 2003,

Marion Graf (Suisse romande) et Josef Winiger (Allemagne) en
2006,

Eva Moldenhauer (Allemagne) et Bernard Kreiss (France) en
2009,
Andrea Spingler (Allemagne) et Jacques Legrand (France) en
2012,
Et Jean-Yves Masson (France) et Holger Fock (Allemagne) en
2015.

Comme leurs prédécesseurs, nos deux lauréats ont contribué par leur œuvre de traduction à l'évolution de la langue et de la littérature. Chacun, chacune dans son propre style, avec sa voix et sa petite mélodie.

Remise du Prix à Elisabeth Edl

Elisabeth Edl a fait des études de littérature allemande et de littérature française à l'Université de Graz ; de 1983 à 1995 elle a enseigné à l'Université de Poitiers et à l'École Supérieure de Commerce de Poitiers. Depuis 1995 elle vit à Munich où elle travaille comme traductrice littéraire du français. Elle est la voix allemande notamment de Julien Green, Patrick Modiano, Julien Gracq, Jacques Roubaud, Jacques Chessex, Jules Verne et elle a aussi signé une traduction du *Petit Prince* de Saint-Exupéry en 2010. Elle est également responsable des éditions en allemand de *Rot und Schwarz* (2004) et *Die Kartause von Parma* (2007) de Stendhal, de même que de *Madame Bovary* (2012) et *Drei Geschichten* (2017) de Flaubert, chaque volume comprenant des retraductions, des documents, postfaces et notes. Une édition de *L'Éducation sentimentale* est en préparation.

En tandem avec Wolfgang Matz, elle traduit depuis une vingtaine d'années les œuvres de Philippe Jaccottet dont le dernier livre est paru cette année sous le titre *Gedanken unter den Wolken* (2018), mais aussi des volumes d'Yves Bonnefoy, de Frédéric Wandellère ou de Simone Weil.

Pour son travail, elle a reçu de nombreux prix, entre autres les Prix Paul Celan en 1992, le Petrarca-Preis en 1994, Johann Heinrich Voß-Preis der Deutschen Akademie für Sprache und Dichtung en 2005, le Österreichischer Staatspreis en 2006 et le Prix Romain Rolland en 2014. Depuis 2009 elle est membre de la Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung et elle porte les insignes du Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres de la République de France.

L'allocution en l'honneur de Madame Elisabeth Edl est prononcée par le Prof. Edi Zollinger de la Ludwig-Maximilians-Universität à Munich. Professeur de littérature française et de littérature comparée, M. Zollinger est notamment spécialiste de Proust et de Flaubert, deux auteurs à qui il a dédié de nombreuses publications et je ne citerai qu'un seul article : « Proust et Flaubert : comment traduire l'intraduisible ? »³.

3 In : *Proust et les problèmes de la lecture et du déchiffrement. Hommage à Luzius Keller*, Revue d'études proustiennes, 2018 – 1, n° 7, pp. 79–92.

Laudatio

EDI ZOLLINGER

Meine sehr verehrten Damen und Herren,
liebe Elisabeth Edl.

Zum ersten Mal persönlich begegnet bin ich Elisabeth Edl vor bald zehn Jahren auf einer Veranstaltung im Literaturhaus München. Beim anschliessenden Abendessen wollte es der Zufall – dem ich zugegebenermassen ein kleines bisschen nachgeholfen hatte –, dass ich neben die heutige Preisträgerin zu sitzen kam. Ich war ziemlich nervös. Nicht nur, weil ich Elisabeth Edl für ihre wunderbaren Übertragungen von zum Beispiel Stendhal, Patrick Modiano, Julien Green, Yves Bonnefoy, Philippe Jaccottet und – wir sind in Lausanne – Jacques Chessex verehrte, sondern auch, weil man in Literatenkreisen munkelte, Elisabeth Edl arbeite inzwischen an einer Neuübersetzung von *Madame Bovary*. Selber war ich damals am Flaubert Zentrum der Universität München tätig. Konnte mir da etwas Aufregenderes passieren, als einen Abend mit Elisabeth Edl verbringen zu dürfen?

Der Abend übertraf alle meine Erwartungen. Wahrscheinlich habe ich in meinem ganzen Leben davor nicht soviel über Satzbau, Wortwahl und Doppelsinn gelernt wie in den zwei Stunden neben Elisabeth Edl – und ganz bestimmt noch nie mit soviel Lust. Welche Szene, welchen Satz, welches Wort, welche Silbe aus *Madame Bovary* ich ansprach, die Meisterin der Übersetzungskunst begann damit zu jonglieren.

Ein Beispiel gefällig? Nehmen wir Flauberts erste Charakterisierung von Léon, Emmas zweitem Liebhaber im Roman. Noch bevor wir überhaupt wissen, dass es ihn gibt, kennen wir den Kanzlisten schon besser, als diesem lieb sein kann. Das scheint unmöglich, ist es aber nicht.

Zu Beginn des zweiten Kapitels im zweiten Teil betritt Emma Bovary, sie ist gerade in Yonville angekommen, die Küche des „*Lion d'or*“. Vor dem Kamin ergreift sie mit zwei Fingerspitzen ihr Kleid auf Kniehöhe, zieht es hinauf bis zu den Knöcheln und hält jetzt ihren Fuss, der in einem schwarzen Stiefelchen steckt, über der sich drehenden Lammkeule der Flamme entgegen. Ich gebe den Satz hier nur ganz ungenau wieder. Tatsächlich beschreibt Flaubert seine Emma mit einer voyeuristischen Lust, die uns ganz eigentlich irritieren muss. Die Irritation dauert allerdings nur ganz kurz. Gleich darauf erfahren wir nämlich, dass auf der anderen Seite des Kamins ein junger Mann steht, Léon eben, der die attraktive Frau stumm betrachtet. Darum also der verlangende Blick. Wir haben Emma mit Léons Augen verschlungen, noch bevor uns Flaubert den jungen Mann überhaupt vorgestellt hätte. Und Flaubert hat den entscheidenden Satz erst noch so gebaut, dass auch gleich noch klar wird, was den Kanzlisten an der jungen Frau ganz besonders interessiert. Wie Léons Blick, der sich von Emmas Händen über ihr Knie zu den Knöcheln hinunterarbeitet, um schliesslich auf ihrem in einem schwarzen Stiefelchen steckenden Fuss liegen zu bleiben, findet im französischen Original auch der Satz, in dem das alles steht, seinen finalen Höhepunkt im „[...] pied chaussé d'une bottine noire“. Der Kanzlist, das wird letztlich durch den Satzbau verraten, teilt die Vorlieben seines Schöpfers Flaubert, eines beken nenden Fuss- und Schuhfetischisten.

Wie mir Elisabeth Edl bei diesem Abendessen im Münchener Literaturhaus am Beispiel von Emmas fesselnder Fussbekleidung veranschaulichte, machen gerade Flauberts Satzpointen das Übersetzen zur besonderen Herausforderung. Im Deutschen enden Sätze gerne, so sagt Elisabeth Edl, „mit zufälligen Hilfsverben oder nachklappernden Präfixen“, die jede Pointe zerstören. Wer die Pointe retten will, muss sich etwas einfallen lassen. Die Lösung, die mir Elisabeth Edl präsentierte und die man heute in ihrer *Madame Bovary* nachlesen kann, lautet:

Mit zwei Fingerspitzen ergriff sie ihr Kleid in der Höhe des Knies, zog es hinauf bis zu den Knöcheln, und so, nah der Flamme, über der sich drehenden Lammkeule, wärmte sie ihren Fuss in seinem schwarzen Stiefelchen.⁴

Da bleibt nicht nur Léon, sondern auch dem Leser der Atem weg!

Seit jenem Abend im Literaturhaus München sind jetzt zehn Jahre vergangen. *Madame Bovary* ist 2012 bei Hanser erschienen. Im gleichen Jahr kam *Bücherwahn* dazu. Und 2017 folgte mit *Drei Geschichten* ein weiterer Flaubert.

An den Moment, in dem ich Elisabeth Edls Übersetzung von Flauberts *Trois contes* zum ersten Mal in den Händen hielt, erinnere ich mich noch sehr genau. Beim Betrachten des Titelblattes machte ich damals nämlich eine Erfahrung, die sich seither jedes Mal wiederholt, wenn ich einen von Elisabeth Edl übersetzten Flaubert in Händen halte. Und was es mit dieser Erfahrung auf sich hat, wurde mir kurz darauf klar, als ich mit der Lektüre von *Ein schlichtes Herz*, der ersten der drei Geschichten, begonnen hatte.

4 GUSTAVE FLAUBERT, *Madame Bovary. Sitten der Provinz*, Herausgegeben und übersetzt von Elisabeth Edl, Hanser, 2012, S. 110.

Auf der zweiten Seite von *Ein schlichtes Herz* kommt es in der Beschreibung des Hauses von Mme Aubin zu einem Satz, der nicht zuletzt darum Berühmtheit erlangte, weil Roland Barthes in ihm sein Paradebeispiel für einen „Effet de Réel“⁵ gefunden hat. Der Satz lautet in der Übersetzung von Elisabeth Edl so:

Ein altes Klavier trug, unter einem Barometer, pyramidenförmig gestapelt Schachteln und Kartons.⁶

Wenn Roland Barthes noch bereit ist, in der Nennung des Klaviers einen Hinweis auf die gesellschaftliche Stellung der Hausbesitzerin zu erkennen und die sich darauf stapelnden Schachteln und Kartons als Zeichen einer gewissen Unordnung oder gar Verwahrlosung im Haushalt zu deuten, dann scheint ihm der Barometer keine ähnliche Zusatzinformation zu tragen. Die Funktion des Barometers besteht gemäss Barthes allein darin, uns glauben zu machen, hier werde die Realität beschrieben.

Ich habe mich schon immer gefragt, warum Roland Barthes unter all den unendlich vielen Beispielen für „unnütze Details“ in Beschreibungen, die ihm zur Illustration seines „Realitätseffekts“ zur Verfügung gestanden hätten, ausgerechnet Flauberts Barometer gewählt hat. Natürlich hat Barthes den grossen Romancier so sehr verehrt, dass er nicht nur immer wieder Flaubert lesen, sondern auch immer wieder über Flaubert schreiben musste – aber reicht das als Grund?

Inzwischen weiss ich, warum Flauberts Barometer für Roland Barthes dermassen wichtig ist. Wie Sigmund Freud mit

5 ROLAND BARTHES, „L'Effet de Réel“, in: *Communications*, 11, 1968, S. 84–89.

6 GUSTAVE FLAUBERT, *Drei Geschichten*, Herausgegeben und übersetzt von Elisabeth Edl, Hanser, 2017, S. 10.

Bezug auf Eugen Bleuler gezeigt hat, sind wir gerne bereit, in einem Text, der uns auf besondere Weise angeht, Hinweise auf uns selbst zu finden.⁷ So glauben wir plötzlich unseren eigenen Namen zu lesen, um bei näherem Hinsehen zu erkennen, dass da irgendein anderes Wort steht, das meistens nur wenige Buchstaben mit dem gelesenen Namen gemeinsam hat. Ganz ähnlich, so glaube ich, wird es auch Roland Barthes bei der Lektüre von *Un cœur simple* gegangen sein. Dass ihm unter allen möglichen Beispielen für den „Realitätseffekt“ gerade Flauberts Barometer ins Auge stach, liegt ganz einfach daran, dass Barthes im „baromètre“ seinen eigenen Namen mitlas: Roland Barthes – *barthes roland – baromètre*.

Er wird sich unbewusst gesagt haben: „Wenn ich die *Drei Erzählungen* schon nicht selber schreiben kann, dann finde ich mich selbst wenigstens in ihnen wieder!“ Und eine ganz ähnliche Erfahrung mache eben auch ich jedes Mal, wenn ich Elisabeth Edls Flaubert-Übersetzungen vor mir sehe. Für einen Sekundenbruchteil glaube ich dann nämlich, auf dem Bucheinband unter dem Titel meinen eigenen Namen zu lesen. Bis ich begreife, dass mir in den Worten: „Neu übersetzt von Elisabeth Edl“, der Nachname der Übersetzerin als mein eigener Vorname, Edi, erscheint. Offensichtlich macht mich mein Unterbewusstsein jedes Mal von Neuem zum Schöpfer eines Werks, das ich selber, auch wenn ich mir dies noch so sehr wünschen würde, niemals hervorbringen könnte: eine Übersetzung, wie sie nur die höchste Meisterin ihres Fachs, Elisabeth Edl, erschaffen kann, die mir damals bei einem Abendessen in München gezeigt hat, was Übersetzen ganz eigentlich meint.

7 SIGMUND FREUD, *Zur Psychopathologie des Alltagslebens. Über Vergessen, Versprechen, Vergreifen, Aberglaube und Irrtum*, Einleitung von Riccardo Steiner, Fischer, 2000, S. 167.

Wie mir aus gut informierten Kreisen zu Ohren kam, arbeitet Elisabeth Edl derzeit an dem Roman, der vielen Spezialisten als das grösste Meisterwerk der Französischen Literatur überhaupt gilt, an Flauberts *Éducation sentimentale*. So kann ich ihnen allen nur raten, helfen sie dem Zufall heute Abend ein kleines bisschen nach, begeben sie sich unter irgendeinem Vorwand in die Nähe von Elisabeth Edl. Vielleicht gelingt es Ihnen ja, ihr ein paar Geheimnisse des Satzbaus, der Wortwahl oder des Doppelsinns zu entlocken. Die Meisterin ist heute nämlich anwesend. Wir ehren Sie hier und jetzt mit dem Prix lémanique de la traduction.

Dankeswort

ELISABETH EDL

Mesdames et Messieurs, chers amis.

Es ist mir natürlich eine sehr angenehme Pflicht, Ihnen allen meinen Dank auszusprechen: dem Centre de traduction littéraire de Lausanne, der so wohlwollenden Jury und ganz besonders natürlich Irene Weber Henking und meinem Laudator Edi Zollinger. Verbunden damit ist eine nun schon deutlich schwierigere Pflicht, nämlich die, in wenigen Worten etwas über die literarische Kunst des Übersetzens zu sagen. Darüber, wir wissen es, ist schon fast alles gesagt, und sogar die Ausrede: Aber nicht *von allen!* nützt in meinem Falle wenig, denn auch ich selber habe es oft genug getan.

Nun, zum Glück findet sich ein Notausgang. Unter „meinen“ Autoren gibt es nämlich einige, die sich ihrerseits mehr oder weniger gründlich zum Problem der Übersetzung geäußert haben, und so habe ich an sie appelliert und auf das zurückgegriffen, was bei diesen großen Geistern für mich zu finden war. Gewiss, ich verheimliche mir nicht, das ist ein riskantes Verfahren, denn die Ansprüche bedeutender Schriftsteller sind hoch und ich kann nicht wissen, ob ich mit meiner Arbeit vor solchen Richtern bestehen werde. Aber der Versuch ist das Risiko allemal wert.

Das letzte Buch, dem ich meine Arbeit gewidmet habe, waren die *Trois contes* von Gustave Flaubert. Flaubert selbst ist zur Zeit der Niederschrift 1875–1877 in großen finanziellen Schwierigkeiten, und so soll der Vorabdruck der Geschichten und natürlich auch das Buch die leere Kasse zumindest ein klein wenig füllen. Hinzu kommt ein doppelter Glücksfall, nämlich dass erstens die Übersetzung ins Russische bereits vereinbart ist und zweitens kein Geringerer als der große Iwan Turgenjew diese Übersetzung persönlich übernimmt. Turgenjew, zugleich ein enger Freund, wird ständig auf dem laufenden gehalten: „Donc, mon bon cher vieux, il faut que vous veniez entendre ça, au plus vite. – Et si la chose vous agréé, il me serait derechef agréable qu'elle parût dans une Revue russe afin de toucher un peu d'argent (qu'elle soit plus ou moins bien traduite, peu m'importe).“⁸ (Flaubert an Turgenjew, 17. August 1876)

Flaubert? Dem großen Stilisten Flaubert geht es nur ums Honorar, und ob die Sache „mehr oder weniger gut übersetzt ist, schert mich nicht“? Plötzlich erwachen in mir Zweifel, ob meine Idee wirklich so gut gewesen ist, aber es kommt noch dicker: „Ne vous embêtez pas à traduire le *Cœur simple*. Trouvez quelqu'un pour cette besogne que je suis honteux de vous voir remplir (bien qu'au fond très flatté).“⁹ (Flaubert an

8 GUSTAVE FLAUBERT: *Correspondance V*, éd. par Jean Bruneau et Yvan Leclerc. Paris: Gallimard 2007, p. 102 (= Bibliothèque de la Pléiade). – „Also, mein guter teurer Alter, SIE MÜSSEN so schnell wie möglich kommen und sich das anhören. – Und wenn die Sache Ihnen gefällt, würde es mich wiederum freuen, wenn sie in einer russischen Zeitschrift erschiene, damit ich etwas Geld bekomme (ob sie mehr oder weniger gut übersetzt ist, schert mich nicht).

9 IBID., p. 121. – „Ärgern Sie sich nicht herum mit dem Übersetzen von *Ein schlichtes Herz*. Suchen Sie irgendwen für diese Arbeit, denn ich schäme mich, Sie damit beschäftigt zu sehen (obwohl ich im Grunde sehr geschmeichelt bin).“

Turgenjew, 27. September 1876) Ob mir das wirklich zum Vorbild taugt? Trösten kann ich mich eigentlich nur mit einer anderen Überlegung: Ich fürchte, Flaubert hat es für vollkommen aussichtslos gehalten, sein so unendlich ausgefeiltes Französisch in einer anderen Sprache mit ihren ganz anderen Regeln wiederzugeben; einmal schon hatte er Turgenjew mitgeteilt: „Il me semble que la Prose française peut arriver à une *beauté* dont on n’a pas l’idée?“¹⁰ (Flaubert an Turgenjew, 25. Juni 1876) - Und das sollte nun ausgerechnet ein Übersetzer schaffen, selbst wenn er Turgenjew hieß? Wer weiß, ob ich den *maître* heute, hundertfünfzig Jahre später, davon überzeugen könnte, dass bei meiner Übersetzung mehr herausgesprungen ist als nur Geld.

Mit Flaubert ist mein Programm denkbar schiefgegangen, drum mache ich möglichst schnell einen zweiten Versuch, und zwar mit Stendhal, im normalen Leben Henri Beyle. Und hier habe ich mit Sicherheit mehr Glück, denn anders als Flaubert war Stendhal-Beyle selbst auch ein sehr erfahrener Übersetzer, er war es sogar schon, bevor er eigene Bücher schrieb.

Seine erste Übersetzung erscheint im Januar 1815 bei Pierre Didot in Paris unter dem Titel: *Lettres écrites de Vienne en Autriche, sur le célèbre compositeur Haydn, suivies d’une vie de Mozart, et de considérations sur Métastase et l’état présent de la musique en France et en Italie, par Louis-Alexandre-César Bombet*. Dieses Pseudonym beweist mit seiner Anspielung auf Ludwig XVIII., Zar Alexander und Cäsar Napoleon eine gehörige Portion Selbstironie, denn schließlich bedeutet Bombet nichts anderes als: der Aufgeblasene. Und im Text selbst findet sich ein bemerkenswertes Bekenntnis: „Il n’y a peut-être pas

10 IBID., p. 60. – „Mir scheint, die französische Prosa kann zu einer *Schönheit* gelangen, von der man sich keine Vorstellung macht?“

une seule phrase dans cette brochure qui ne soit traduite de quelque ouvrage étranger.“¹¹ Tatsächlich: 1812 war in Mailand ein Buch erschienen mit dem Titel: *Le Haydine, ovvero lettere su la vita e le opere del celebre maestro Giuseppe Haydn*. Beyle hatte sich bei einem Mailand-Aufenthalt im Herbst 1813 das erfolgreiche Werk des Librettisten Giuseppe Carpani sofort beschafft. Da er arbeitslos und wieder einmal heillos verschuldet ist, kommt ihm der Gedanke, es zu übersetzen, das heißt, er heuert einen Schreiber an und diktiert ihm eine „traduction corrigée“ - so nennt er sein Verfahren in einer autobiographischen Notiz von 1820. In nur zwei Monaten übersetzt und bearbeitet er Carpanis Haydn-Biographie in Briefform, reichert sie an mit einer Lebensbeschreibung Mozarts und Betrachtungen über den Dichter und Librettisten Pietro Metastasio. Auch dafür bedient er sich bei anderen Autoren wie z. B. Winckler, Cramer, Baretti, Sismondi ...

Carpani erfährt schnell, dass er bestohlen wurde, bereits im August 1815 schreibt er zwei Briefe an die Pariser Tageszeitung *Le Constitutionnel*, in denen er den Sachverhalt darstellt. Am 26. Mai 1816 folgt in derselben Zeitung eine kurze Notiz, die höchstwahrscheinlich von Beyle selbst oder von einem seiner Freunde stammt: „Les *Lettres sur Haydn*, que tous les amateurs de la symphonie ont lues et goûtées, furent il y a six mois, l’objet d’une réclamation assez plaisante de la part de M. Carpani, de Milan; il prétend que M. César Bombet n’en est point l’auteur, mais le simple traducteur. M. Bombet nous écrit à son tour pour réclamer, et renvoyer à son

11 Zitiert nach HENRI MARTINEAU: *L’Œuvre de Stendhal*. Paris: Éditions Albin Michel 1951, p. 113. – „In dieser Broschüre steht vielleicht kein einziger Satz, der nicht aus irgendeinem fremdsprachigen Werk übersetzt ist.“

adversaire l'accusation de plagiat. Nous sommes fort embarrassés de cette grave contestation: les pièces probantes manquent absolument. Du reste, l'ouvrage méritait d'être traduit en français, s'il est italien; en italien, s'il est français. Le livre de M. Bombet, original ou copie, se vend à Paris, chez P. Didot, rue du Pont-de-Lodi.“¹²

Nur kurz habe ich mir überlegt, ob es nicht ein Fehler war, dass ich meine Übersetzungen von *Le Rouge et le noir* und *La Chartreuse de Parme* unter Stendhals Namen publiziert habe und nicht, seinem verblüffenden Vorbild folgend, unter meinem eigenen. Aber es ist wohl besser, wenn sich diese Praxis auf Dauer nicht etablieren konnte.

Stendhals größte Übersetzerleistung sind dennoch die heute unter dem Titel *Chroniques italiennes* bekannten Erzählungen, die er italienischen Handschriften aus dem 15. und 16. Jahrhundert entnahm - doch heute kennt kein Mensch in der Welt sie anders als unter dem Namen eines einzigen Autors: Stendhal. Gekauft bzw. gegen Bezahlung abgeschrieben hat er diese Handschriften in italienischen Familienarchiven, Bibliotheken oder bei Antiquaren: insgesamt 14 dicke Bände besitzt er bei seinem Tod im März 1842. „Quand je serai de nouveau

12 IBID., p. 110–111. – „Die *Lettres sur Haydn*, die alle Symphonie-Liebhaber mit großem Genuß gelesen haben, waren vor sechs Monaten Gegenstand einer recht amüsanten Beschwerde von Monsieur Carpani aus Mailand; er behauptet, Monsieur César Bombet sei nicht der Autor, sondern bloß der Übersetzer dieses Buches. Monsieur Bombet schreibt uns nun seinerseits, um sich zu beschweren und gegen seinen Widersacher den Vorwurf des Plagiats zu erheben. Dieser scharfe Einspruch bringt uns in große Verlegenheit: Es liegen keinerlei Beweisstücke vor. Im übrigen verdiente es das Werk, ins Französische übersetzt zu werden, wenn es ein italienisches ist; und ins Italienische, wenn es ein französisches ist. Monsieur Bombets Buch, ob nun Original oder Kopie, wird in Paris bei P. Didot in der Rue du Pont-de-Lodi verkauft.“

pauvre diable“, schreibt er am 21. Dezember 1834 an Sainte-Beuve, „vivant au quatrième étage, je traduirai cela *fidèlement*. La fidélité, suivant moi, en fait tout le mérite.“¹³

Natürlich wartet er mit dem Übersetzen nicht, bis er wieder „ein armer Teufel“ ist, dafür fesseln ihn diese Geschichten viel zu sehr, aber er stellt allen Erzählungen, die er selbst noch in Zeitschriften veröffentlicht, Absätze voran, in denen er seine Quellen offenlegt und seine Rolle als Übersetzer immer wieder betont: „Je traduis cette histoire de deux manuscrits volumineux, l’un romain, et l’autre de Florence“¹⁴, heißt es in der *Abbesse de Castro*. Und in der *Duchesse de Palliano*: „Je ne suis point sorti du rôle de traducteur. Le calque fidèle des façons de sentir du seizième siècle, et même des façons de raconter de l’historien, [...] fait, selon moi, le principal mérite de cette histoire tragique, si toutefois mérite il y a.“¹⁵

Hin und wieder sieht der so ausdrücklich getreue Übersetzer Stendhal sich allerdings gezwungen, ein wenig einzugreifen: „Ici le traducteur est obligé de passer une longue dissertation sur les diverses parts de gloire que le seizième siècle faisait à ses grand poètes. Il paraîtrait qu’Hélène savait

13 STENDHAL: *Correspondance II*, éd. par Henri Martineau, Paris: Gallimard 1967, p. 762. (= Bibliothèque de la Pléiade). – „Wenn ich wieder ein armer Teufel bin, der im vierten Stock wohnt, werde ich das alles *getreu* übersetzen. In der Treue liegt meiner Meinung nach der ganze Wert.“

14 STENDHAL: *Romans et nouvelles II*, éd. par Henri Martineau, Paris: Gallimard 1848, p. 567. (= Bibliothèque de la Pléiade). – „Ich übersetze diese Geschichte aus zwei dicken Handschriften, einer römischen und einer aus Florenz.“

15 *IBID.*, p. 713. – „Ich habe mich ganz und gar auf die Rolle des Übersetzers beschränkt. In der getreuen Nachahmung der Empfindungsweise des 16. Jahrhunderts und sogar der Erzählweise des Geschichtsschreibers [...] liegt, wie ich glaube, das Hauptverdienst dieser tragischen Geschichte, wenn es denn überhaupt ein Verdienst gibt.“

le latin. [Elena di Campireali ist die spätere *Äbtissin von Castro*, und sie liest mit siebzehn Jahren Vergil, Petrarca, Ariost und Dante.] Les vers qu'on lui faisait apprendre parlaient d'amour, et d'un amour qui nous semblerait bien ridicule, si nous le rencontrions en 1839 [...].¹⁶ Zuweilen kann er es sich auch nicht verkneifen, diesem oder jenem Schriftstellerkollegen einen kleinen Seitenhieb zu versetzen: „Ô lecteur bienveillant! ne cherche point ici un style piquant, rapide, brillant de fraîches allusions aux façons de sentir à la mode, ne vous attendez point surtout aux émotions entraînantes d'un roman de George Sand; ce grand écrivain eût fait un chef-d'œuvre avec la vie et les malheurs de *Vittoria Accoramboni*.“¹⁷

Ich fürchte, ich mache besser Schluss. Denn wenn ich eines Tages die *Chroniques italiennes* übersetzen sollte, dann werde ich mir diesen, sagen wir, etwas liberalen Umgang mit einem Werk nicht erlauben, das heute zur Weltliteratur zählt. Stendhal jedoch hätte vielleicht mit den Achseln gezuckt, nicht anders als sein späterer Kollege Flaubert. Mein Notausgang war leider eine Sackgasse. Doch für einen zweiten Versuch ist es nun zu spät, den vertagen wir auf ein anderes Mal. Und für heute abend wiederhole ich nur meinen Dank und den Ausdruck der Freude, hier unter Ihnen sein zu können. Oder noch

16 IBID., p. 570. – „Hier muß der Übersetzer eine lange Abhandlung darüber, wie das 16. Jahrhundert den großen Dichtern auf mannigfaltigste Art Ehre erwies, überspringen. Offenbar konnte Elena Latein. Die Verse, die man ihr beibrachte, erzählten von Liebe, aber von einer Liebe, die uns höchst lächerlich erschiene, würden wir ihr 1839 begegnen [...].“

17 IBID., p. 654. – „O geneigter Leser! suche hier keinen geistreichen, flotten Stil, der vor neuesten Anspielungen auf modische Empfindungsweisen sprüht, erwarte vor allem keine mitreißenden Gefühle wie in einem Roman von George Sand; diese große Schriftstellerin hätte ein Meisterwerk gemacht aus dem Leben und aus dem Unglück der *Vittoria Accoramboni*.“

einmal mit den Worten von Flaubert an Turgenjew: „Oui, [...] tâchons, en dépit de tout, de nous tenir le bec hors de l'eau.“¹⁸
(Flaubert an Iwan Turgenjew, 25. Juni 1876)

18 GUSTAVE FLAUBERT: *Correspondance V*, p. 61. – „Ja, [...] versuchen wir trotz allem den Schnabel über Wasser zu halten.“

Bibliografie von Elisabeth Edl

Am 16. Oktober 1956 in Wagna (Österreich) geboren

1975-1983 Studium der Germanistik und Romanistik in Graz

1983-1995 Lektorin für deutsche Sprache und Literatur an der
Universität Poitiers und Lehrbeauftragte an der École
supérieure de commerce in Poitiers (Frankreich)

Seit 1995 freie Romanistin und Literaturübersetzerin in
München.

1992 Paul Celan-Preis

1994 Petrarca-Preis

2002 Werkbeitrag Pro Helvetia Zürich

2004 Hieronymus-Ring des Verbands deutscher Übersetzer

2005 Johann Heinrich Voß-Preis der Deutschen Akademie für
Sprache und Dichtung

2006 Österreichischer Staatspreis

2009 Zuger Anerkennungspreis

2009 Wahl zum ordentlichen Mitglied der Deutschen Akademie
für Sprache und Dichtung

2009 Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres der Republik
Frankreich

2013 August-Wilhelm-von-Schlegel-Gastprofessur am Peter-
Szondi-Institut für allgemeine und vergleichende Lite-
raturwissenschaft der FU Berlin

2014 Romain Rolland-Preis

Bücher

Werke von Yves Bonnefoy (mit Wolfgang Matz):

Streichend schreiben. Gedichte. München: Lyrik Kabinett 2012.
Fast drei Sonette und *Das Kindertheater.* Aus dem Französi-
 schen und mit einem Nachwort „Yves Bonnefoy zum
 neunzigsten Geburtstag“ von E. E. und W. M. In:
Akzente, 3/2013, S. 193–209.

Die lange Ankerkette. München: Carl Hanser Verlag (Edition
 Akzente) 2014.

Weiter vereint. In: *Sinn und Form*, 1/2017, S. 5–11.

Der rote Schal und Zwei Szenen. München: Carl Hanser Verlag
 (Edition Akzente) September 2018.

Werke von Jacques Chessex:

Der Vampir von Ropraz. Roman. Zürich/München: Nagel &
 Kimche 2008.

Adagio. Fasten des Ursprungs. Incarnata. In: *Viceversa 4. Jahr-
 buch der Literaturen der Schweiz*, Zürich: Limmat Ver-
 lag 2010, S. 75–82.

Werke von Gustave Flaubert:

*Leben und Werke des Paters Cruchard und andere unveröffent-
 lichte Texte.* Herausgegeben und übersetzt von E.E. Ber-
 lin: Friedenauer Presse 2008.

Madame Bovary. Sitten in der Provinz. Herausgegeben und
 übersetzt von E.E. München: Carl Hanser Verlag 2012.

Madame Bovary. Der Morgen nach dem Ball. Übs. und mit einem Nachwort "Bunte Fensterscheiben und der moderne Ennui. Über eine gestrichene Stelle bei Gustave Flaubert" von E. E. In: *Akzente*, 6/2012, S. 508-516.

Bücherwahn. Eine Erzählung. München: Carl Hanser Verlag 2012.

Drei Geschichten. Herausgegeben und übersetzt von E. E. München: Carl Hanser Verlag 2017.

Werke von Julien Green:

Dixie. Roman. München/Wien: Carl Hanser Verlag 1995.

Ende einer Welt. Übs. und mit einem Vorwort „Frankreich und Amerika und zurück“ von E. E. München/Leipzig: Paul List Verlag 1995.

Der Regenbogen. Tagebücher 1981–1984. München/Leipzig: Paul List Verlag 1995.

Varuna. Roman. München/Wien: Carl Hanser Verlag 1996.

Wenn ich du wäre. Roman. Übs. von R. von Jankó und K. Rauch, nach der vollständigen Ausgabe revidiert und ergänzt von E.E. München/Wien: Carl Hanser Verlag 1999.

Die Zukunft gehört keinem. Tagebücher 1990–1992. Herausgegeben und übersetzt von E. E. München: Paul List Verlag 1999.

Warum bin ich Ich? Tagebücher 1993–1996. Herausgegeben und übersetzt von E. E. München: Paul List Verlag 1999.

Adrienne Mesurat. Roman. München/Wien: Carl Hanser Verlag 2000.

Die Hoffnung ist voller Gewalt. Tagebücher 1996–1998. Herausgegeben und übersetzt von E. E. Mit einem Vorwort von Jean-Éric Green. München: Paul List Verlag 2000.

Fremdling auf Erden. Erzählungen. München/Wien: Carl Hanser Verlag 2006.

Erinnerungen an glückliche Tage. München: Carl Hanser Verlag 2008.

Der Unbekannte. Roman. München: Carl Hanser Verlag 2011.

Werke von Philippe Jaccottet (mit Wolfgang Matz):

Nach so vielen Jahren. München/Wien: Carl Hanser Verlag 1998.

Prosa und Gedichte. Mit einem Nachwort "An den Rand geschrieben" von E. E und W. M. In: *Akzente*, 3/2000.

Antworten am Wegrand. München/Wien: Carl Hanser Verlag 2001.

Der Unwissende. Gedichte und Prosa 1946–2001. Deutsch von Friedhelm Kemp, Sander Ort, E. E. und W. M. München/Wien: Carl Hanser Verlag 2003.

Der Pilger und seine Schale. Giorgio Morandi. München/Wien: Carl Hanser Verlag 2005.

Truinas, 21. April 2001. München: Lyrik Kabinett 2005.

Die Lyrik der Romandie. Eine zweisprachige Anthologie. [Gedichte von: C.-F. Ramuz, B. Cendrars, P.-L. Matthey, G. Roud, E.-H. Crisinel, M. Chappaz, J. Cuttat, A. Perrier, Ph. Jaccottet, N. Bouvier, P. Chappuis, J. Chessex, P.-A. Tâche, J. Berger, P. Voélin, F. Wandelère, J.-F. Tappy] Zürich/München: Nagel & Kimche 2008.

Notizen aus der Tiefe. Aus dem Französischen von Friedhelm Kemp, E. E. und W. M. München/Wien: Carl Hanser Verlag 2009.

Le Combat inégal. Avec des traductions de Fabio Pusterla, E. E. et W. M. Genève: La Dogana 2010.

Portovenere. In: *NZZ*, 15. Mai 2010, S. 21.

Philippe JACCOTTET – Giuseppe Ungaretti: *Aus dem Briefwechsel 1946 - 1970*. Mit einem Nachwort "Fast eine Liebesgeschichte" von E. E und W. M. In: *Akzente*, 3/2010, S. 193–212.

... ein paar Seiten noch, gelesen. In: *literatur/a*, Jahrbuch 2011/2012. Klagenfurt: Ritter Verlag 2012, S. 20–21.

Sonnenflecken, Schattenflecken. Gerettete Aufzeichnungen 1952–2005. München: Carl Hanser Verlag (Edition Akzente) 2015.

Philippe JACCOTTET: *Und dennoch*. In: *Sinn und Form*, 3/2015, S. 490–496.

Philippe JACCOTTET: *Gedanken unter den Wolken. Gedichte*. Göttingen: Wallstein Verlag (Edition Petrarca) 2018.

Werke von Patrick Modiano:

Dora Bruder. München/Wien: Carl Hanser Verlag 1998.

Aus tiefstem Vergessen. Roman. München/Wien: Carl Hanser Verlag 2000.

Unbekannte Frauen. München/Wien: Carl Hanser Verlag 2002.

Unfall in der Nacht. Roman. München/Wien: Carl Hanser Verlag 2006.

Ein Stammbaum. Übs. und mit einem Nachwort von E. E. München: Carl Hanser Verlag 2007.

Place de l'Étoile. Roman. Übs. und mit einem Nachwort von E. E. München: Carl Hanser Verlag 2010.

Im Café der verlorenen Jugend. Roman. München: Carl Hanser Verlag 2012.

Der Horizont. Roman. München: Carl Hanser Verlag 2013.

Gräser der Nacht. Roman. München: Carl Hanser Verlag 2014.

Die Kunst der Erinnerung. Stockholmer Rede. München: Carl Hanser Verlag 2015; und in: *Akzente*, 3/2015, S. 82–93.

Damit du dich im Viertel nicht verirrst. Roman. München: Carl Hanser Verlag 2015.

Schlafende Erinnerungen. Roman. München: Carl Hanser Verlag August 2015.

Unsere Anfänge im Leben. Theaterstück. München: Carl Hanser Verlag August 2015.

Werke von Stendhal:

Rot und Schwarz. Chronik aus dem 19. Jahrhundert. Herausgegeben und übersetzt von E. E. München/Wien: Carl Hanser Verlag 2004.

Die Kartause von Parma. Herausgegeben und übersetzt von E. E. München: Carl Hanser Verlag 2007.

Dossier Stendhal. Enthält: Stendhal: *Das Krähen des Hahns*; Stendhal: *Über Rot und Schwarz*; Elisabeth Edl: *Ein Mensch nach meinem Geschmack. Stendhal deutsch.* In: *Neue Rundschau*, 4/2003, S. 134–147.

Werke von Jules Verne:

Paris im Zwanzigsten Jahrhundert. Roman. Übs. und mit einem Nachwort von E. E. Wien: Paul Zsolnay Verlag 1996.

Reise mit Hindernissen durch England und Schottland. Roman. Übs. und mit einem Nachwort von E. E. Wien: Paul Zsolnay Verlag 1997.

Werke von Simone Weil (mit Wolfgang Matz):

Cahiers/Aufzeichnungen. Vier Bände. Herausgegeben und übersetzt von E. E. und W. M. München/Wien: Carl Hanser Verlag.

- Erster Band: 1991
- Zweiter Band: 1993
- Dritter Band: 1996
- Vierter Band: 1998

Gedichte. In: *Akzente*, 6/1993.

Simone Weil und E. M. Cioran. In: *Akzente*, 4/1998.

Weitere Autoren:

Hélène BERR: *Pariser Tagebuch 1942–1944*. Mit einem Vorwort von Patrick Modiano. München: Carl Hanser Verlag 2009.

– Erweiterte Ausgabe: München: Deutscher Taschenbuchverlag 2011.

Jean CLAIR: *Kurze Geschichte der modernen Kunst*. Bern/Wien: Piet Meyer Verlag 2018.

Andrée COLLIÉ: *Erinnerungen an Chaim Soutine – 1944*. Basel: Piet Meyer Verlag 2008.

Philippe GARNIER: *Über die Lauheit. Essay*. München: Verlagsbuchhandlung Liebeskind 2001.

Julien GRACQ: *Der große Weg. Tagebuch eines Wanderers*. Übs. von E. E. und W. M. München/Wien: Carl Hanser Verlag 1996.

Françoise FRENKEL: *Nichts, um sein Haupt zu betten*. Mit einem Vorwort von Patrick Modiano. München: Carl Hanser Verlag 2016.

- Edmond RENOIR: *Mein Bruder Auguste Renoir. Der Brief von 1879*. Basel: Piet Meyer Verlag 2007.
- Jacques ROUBAUD: *Fünfundfünfzigtausendfünfhundertfünfundfünfzig Bälle. Roman*. München/Wien: Carl Hanser Verlag 2003. – Neuausgabe unter dem Titel: *Der verlorene letzte Ball. Roman*. Berlin: Verlag Klaus Wagenbach 2009.
- Antoine DE SAINT-EXUPÉRY: *Der kleine Prinz*. Übs. und mit einem Nachwort von E. E. Köln: Karl Rauch Verlag 2010.
- Frédéric WANDELÈRE: *Hilfe für's Unkraut. Gedichte*. Vorbemerkung von Philippe Jaccottet. Übs. von E. E. und W. M. München: Carl Hanser Verlag (Edition Lyrik Kabinett) 2012.

Über Elisabeth Edl:

- Hanns GRÖSSEL: *Les anneaux sont pleins d'inattendu. Discours en l'honneur d'Elisabeth Edl tenu à l'occasion de la remise de la Bague de Saint-Jérôme*. In: *L'Année Stendhalienne* 5, Paris: Honoré Champion éditeur 2006, S. 21–26.
- Hanns GRÖSSEL: *Stendhal in Wolfenbüttel. Laudatio auf Elisabeth Edl*. In: *Griff ins Wörterherz*, Hg. von Jürgen Ritte und Norbert Wehr. Essen: Schreibheft-Sonderdruck, Rigodon Verlag 2012, S. 90–94.
- Fabjan HAFNER: „Es wird mehr unbegründet gelobt als getadelt“. *Elisabeth Edl im Gespräch*. In: *Volltext*, Wien: 3/2006, Juni/Juli.
- Joseph HANIMANN: *Handarbeit, Flügelschlag. Laudatio auf Elisabeth Edl zum Österreichischen Staatspreis*. In: *Manuskripte*, Graz: 143/Okttober 2006, S. 143–145.

- Andreas ISENSCHMID: *Nun hört man Stendhals Stil im Deutschen. Zum Lob der Übersetzerin Elisabeth Edl und ihrer Übertragung von ‚Rot und Schwarz‘.* In: *Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung*, Jahrbuch 2005. Göttingen: Wallstein Verlag 2006, S. 42–45.
- Hanno HELBLING: *Einsames Raisonement. Laudatio auf Elisabeth Edl und Wolfgang Matz.* In: *Neue Zürcher Zeitung*, 6. Oktober 1992; und in: *Der Deutsche Literaturfonds*, Darmstadt: 1993, S. 25–26.
- Michael KRÜGER: „Schreiben wie ein Übersetzer, und genauso handeln“. *Laudatio auf Elisabeth Edl und Wolfgang Matz.* In: *Petrarca-Preis 1992–1995*, München: Edition Petrarca 1997, S. 235–237.
- Helmut MAYER: *Warum kennen wir Flaubert noch nicht, Frau Edl? Elisabeth Edl im Gespräch.* In: *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 31. August 2012.

Remise du Prix à Jean-Pierre Lefebvre

C'est à la langue et à la voix de Jean-Pierre Lefebvre que nous rendons maintenant hommage : Jean-Pierre Lefebvre est philosophe, poète, romancier et professeur émérite de littérature allemande à l'École Normale Supérieure à Paris où il a lui-même été élève de Bernard Lortholary et de Paul Celan, et collègue de Louis Althusser et de Jacques Derrida. En 1998, il a créé, en collaboration avec Eric Celan, le fils de Paul Celan, et Bertrand Badiou « l'Unité de recherche Paul Celan » dans cette même École Normale Supérieure à la Rue d'Ulm. Il est l'auteur de plusieurs publications scientifiques sur Hölderlin et Goethe et prépare en ce moment un *Commentaire de la Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel. Ce soir, il est récompensé en tant que traducteur français notamment du *Capital* de Karl Marx, de Kant, de Hegel, de Heine, mais aussi de Brecht, de Büchner, de Hölderlin (*Hypérion*), de Stefan Zweig, de Sigmund Freud, de Paul Celan et depuis quelques semaines de Franz Kafka dans l'édition de la Pléiade.

Comme Elisabeth Edl, Jean-Pierre Lefebvre a reçu de nombreux prix, entre autres, en 1994, le Grand prix de traduction de la Société des Gens de Lettres et en 2008 le Prix Jacob und Wilhelm Grimm du DAAD pour son engagement en faveur de la littérature allemande. Comme Elisabeth Edl, Jean-Pierre Lefebvre est membre de la Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung depuis 2008 et il a été reçu à l'Ordre des Arts et des Lettres de la République de France en tant que Chevalier en 1989, en tant qu'Officier en 1999 et, finalement, en 2004, en tant que Commandeur, la plus haute distinction décernée par le ministère de la culture.

L'Université de Lausanne a eu, quant à elle, le privilège de lui décerner le titre de Docteur honoris causa en 2015.

L'allocution en l'honneur de Monsieur Jean-Pierre Lefebvre est prononcée par Isabelle Kalinowski, ancienne élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégée et docteur d'allemand. Isabelle Kalinowski est, depuis 1998, directrice de recherche au CNRS, actuellement rattachée au Laboratoire « Transferts culturels franco-allemands » de l'Ecole Normale Supérieure. Traductrice, notamment des œuvres de Max Weber, elle a également collaboré avec Marc de Launay pour le volume *Hans Blumenberg. L'Imitation de la nature* (Hermann, 2010) et avec Jean-Pierre Lefebvre pour certains textes de Franz Kafka dans la Pléiade.

Laudatio

ISABELLE KALINOWSKI

Traduire, art sobre

La traduction est un compagnonnage de vie qui n'est possible que si l'on est parvenu au point, existentiel, où on se comprend sans plus poser de questions, au point où un regard suffit. Jean-Pierre Lefebvre est arrivé à ce point-là en traduisant Marx, Heine, Hegel, Celan, Freud, Kafka ou Hölderlin. Non seulement il a rendu vie à leurs textes, mais il a aussi rendu vie à des figures avec lesquelles il nous autorise à concevoir une amitié, un respect plein d'humanité pour tout ce que ces auteurs ont été, à l'écart de leur image idéalisée. Jean-Pierre Lefebvre nous a donné accès à des êtres, loin de tout bavardage, de tout commentaire, et même de toute empathie. Il nous a permis de rencontrer ces êtres, de pousser très loin la rencontre avec eux, dans ce qu'ils ont d'éblouissant, mais aussi de meurtri, ou de très quotidien.

Dans la traduction, c'est d'abord ce compagnonnage qui importe, ces êtres vivants. Tous les élèves de Jean-Pierre Lefebvre lui doivent non seulement d'avoir enflammé des vocations irrésistibles de traducteurs, mais aussi d'avoir transformé ce métier en une vie d'amitiés, et pas seulement d'exégèses. À une époque où les leçons académiques nous avaient appris à désincarner les auteurs, à refouler les sentiments qu'ils nous inspiraient, à *structuraliser* nos lectures, l'enseignement de Jean-Pierre Lefebvre a été une merveilleuse

ouverture vers la liberté. Liberté de rencontrer des êtres, de partager ou non leurs colères et leurs douceurs, mais aussi liberté d'aborder leurs langages avec une écoute complètement neuve, curieuse de toutes les manières de parler, banales, extraordinaires, orales, écrites, intellectuelles, artistiques, musicales, techniques, pas techniques du tout. Avec Jean-Pierre Lefebvre, tous les mots ont le droit d'être, et le traducteur devient un insatiable gourmand de réalités langagières, il apprend à entendre la vie de chaque mot. Avec lui, nous avons appris enfin la très belle liberté d'oublier les hiérarchies de discours, les frontières entre littérature et philosophie, entre prose et poésie, qui nous avaient été enseignées et avaient compartimenté nos esprits. Au nom de tous ceux qui ont croisé sa route d'écriture, je voudrais le remercier de nous avoir appris la traduction comme une formidable leçon de liberté.

Avec l'ensemble des textes de fiction de Kafka comme avec la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel auparavant, l'*Anthologie de la poésie allemande* de la Bibliothèque de la Pléiade ou encore les œuvres de Freud, Jean-Pierre Lefebvre a entrepris un nouveau chantier de traduction immense, infaisable, comme une grande traversée de navigation extrêmement périlleuse. Et comme à chaque fois, il est arrivé à bon port, incroyablement.

Ces entreprises gigantesques ont été cependant, à chaque fois, davantage encore que la démonstration d'une extraordinaire puissance de création, virtuosité de traducteur et qualité d'écriture. Il semble qu'elles aient eu aussi une dimension initiatique. Suivre ces très longs chemins de traduction, c'est aussi à chaque fois suivre un chemin d'extrême sobriété : concentration sans fin sur le déroulement d'une langue singulière, lenteur du temps qui s'arrête sur un texte, silence de tout

le reste. C'est dans cet art sobre, cette sincérité du travail des œuvres, économe de tout mot en excès, que les traductions de Jean-Pierre Lefebvre ont trempé leur densité si juste. Le résultat porte la marque d'une cristallisation méditative. C'est ainsi que s'est construite la lumière si particulière des traductions que nous saluons aujourd'hui : une lumière chaleureuse qui n'a pas fini de nous accompagner.

Remerciement

JEAN-PIERRE LEFEBVRE

Merci Isabelle pour ces louanges que je n'ai peut-être pas toutes méritées, mais pour l'essentiel, je confirme : elles disaient la vérité. Je veux remercier aussi d'emblée Monsieur Voisard, directeur de Bibliomedia Suisse et notre hôte, pour ce qu'il a dit du travail qui était le sien en faveur de la lecture. Je me suis senti en familiarité avec ce souci qui est bien sûr secrètement celui du traducteur : tous travaillent pour des lecteurs. Ils sont au fondement de la déontologie de la profession. Et merci au conseil de Fondation du Prix lémanique et à son jury pour ce prix qui, outre la reconnaissance qui m'honore, m'émeut particulièrement hic et nunc, à Lausanne, que j'ai découverte voici 70 ans, au lendemain de la guerre, tout jeune voyageur et passeur de rive, où j'ai maintenant de la famille, enfin où j'ai souvent déambulé avec une question de traduction à résoudre, par exemple quand je cherchais à savoir si quelqu'ouvrier vaudois interrogé sur les chantiers de construction, toujours si nombreux et plantés de grues gigantesques, avait déjà songé à nommer poétiquement les palans mobiles courant le long des flèches de grue pour venir à l'aplomb de leur chargement (elles aussi, si l'on veut, traduisent à leur manière), ainsi que l'ont fait les ouvriers germanophones en appelant cet artefact *Laufkatze*, un mot que le poète Paul Celan avait coché dans ses longues listes de termes techniques, pour définir un aspect de l'existence humaine. Aucun des hommes d'en bas ne savait même le nom de cet objet technique : il aurait

fallu que je monte dans la cabine du grutier pour résoudre l'un des problèmes onomastiques du poème *Hafen*¹⁹, dans lequel Paul Celan convoque une intense histoire d'amour avec une comédienne suédoise et l'horizon portuaire de la ville de Hambourg où ils se sont rencontrés.

J'évoque la mémoire de Paul Celan chaque fois que je suis amené à parler du métier de la traduction : non seulement j'ai été son étudiant dans les années 1960 et ai suivi ses cours de traduction vers l'allemand, mais ses propres traductions, notamment de poésie, sont pour moi depuis cette époque la preuve concrète que l'idéal de la traduction peut être approché de très près : celui, non pas d'une part et d'autre part, mais tout uniment, de la fidélité la plus complète et absolue au texte à traduire et de la langue d'arrivée la plus lisible et donc la plus respectueuse des lecteurs. Qu'il eût traduit Shakespeare, Rimbaud, Valéry ou Mandelstam²⁰, parmi bien d'autres, il parvenait toujours à reproduire à la fois « le sens et les effets » (comme disait Brecht), y compris les schémas formels, les rimes et les mètres auxquels nous devons si souvent, quant à nous, renoncer.

Mais je dois dire aussi ma joie d'être aux côtés d'Elisabeth Edl aujourd'hui et de partager avec elle cette circonstance. Entendant évoquer son travail magnifique sur Flaubert, entendant celui-ci résonner directement, je me souviens avoir puisé dans *Madame Bovary* un exemple de la nécessité de toujours chercher plus que la restitution orthonymique de l'histoire racontée, de fouiller un peu son sous-sol. J'ai dû

19 CELAN, PAUL, *Renverse du souffle*. trad. de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre. Lonrai : Éditions du Seuil, 2003, p. 84–9.

20 MAY, MARKUS, *Celan-Handbuch: Leben, Werk, Wirkung*. Stuttgart: J. B. Metzler, 2008.

affronter un jour une collègue angliciste qui légitimait la suppression des déictiques anglais (« parce que ça se dit comme ça ») au début de la scène du bal, quand Emma découvre les réalités dont elle n'a jamais pu que rêver jusqu'alors : « *Les quadrilles étaient commencés ... Sur la ligne des femmes assises, les éventails peints s'agitaient, les bouquets cachaient à demi le sourire des visages, et les flacons à bouchons d'or tournaient dans des mains entrouvertes dont les gants blancs marquaient la forme des ongles et marquaient la chair aux poignets ...* »²¹. Tous les déictiques du passage sont répétés pour dire la ferveur du regard d'Emma qui reconnaît ce qu'elle a fantasmatiquement désiré. Sauf à installer la névrose ailleurs dans le texte, le traducteur doit conserver la trace de ce signal de l'auteur. Je viens de faire des constatations identiques en traduisant en français les textes narratifs de Kafka. Finalement, j'ai demandé un jour, à un confrère anglophone – il faut dire qu'il était écossais – ce qu'il en était de ces déictiques de Flaubert qui avaient disparu des traductions anglaises. Apparemment, on peut les garder sans dommage ...

Je ne veux pas m'égarer davantage aujourd'hui, simplement associer ces réflexes symptomatiques des soucis du traducteur à mes remerciements : ils sont aussi et tout particulièrement pour toi Irene, qui m'a entendu si souvent approcher à la dérive ces questions dans ton Centre de traduction littéraire, et honorer ainsi, parfois confusément, sa destination dialogique, dans un pays où par force on s'interroge souvent sur le langage.

21 Flaubert, Gustave, *Madame Bovary*. Paris: Editions Flammarion, 1986 (1957), p. 110.

Bibliographie de Jean-Pierre Lefebvre

né le 26 juin 1943 à Boulogne-sur-mer (Pas de Calais)

1964 Promotion (1^{er} rang) Ecole Normale Supérieure – Etudes de langue et littérature allemandes, langue et littérature scandinaves, latin, philosophie.

1968 Agrégation d'allemand (9^e rang).

1976 Doctorat : « Heine et Hegel. Histoire de la philosophie et philosophie de l'histoire ». Sous la direction du Professeur Claude David. Mention Très Bien.

2000 Habilitation à diriger des recherches. « La poésie dans la pensée », Université de Bordeaux III.

Membre de la Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung (Darmstadt).

Membre du Vorstand de la Hölderlin-Gesellschaft.

Membre de plusieurs jurys de prix de traduction (en France et en Allemagne : prix Gérard de Nerval, Prix Halpérine Kaminski, Prix Raymond Aron, Prix André Gide, Prix Eugen Helmlé).

Chevalier (1989), puis officier (1999), puis commandeur (2004) des Palmes Académiques.

Grand prix de traduction de la Société des Gens de Lettres (1994) (devenu Prix Gérard de Nerval).

Prix Brives-Cazes de l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux pour l'ouvrage « Hölderlin, journal de Bordeaux ».

Grand Prix de l'essai de la Société des Gens de Lettres pour *Goethe, modes d'emploi*.

Prix Jacob und Wilhelm Grimm (2008).

Publications

I. En tant qu'auteur ou éditeur

Hegel et la société, en collaboration avec Pierre Macherey, collection « Philosophies », Paris, PUF 1984.

Der gute Trommler, Heine-Studien, Hamburg, Hoffmann & Campe 1986.

La nuit du passeur, roman, Paris, Denoël 1989.

Hölderlin, journal de Bordeaux (Hölderlin en France. Janvier–Mai 1802), Bordeaux, William Blake & Co 1990.

Anthologie bilingue de la poésie allemande, introduction et notes, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade 1993. Réédité avec supplément 1995.

Goethe, modes d'emploi, Paris, Belin 2000.

Friedrich Hölderlin, « belle garonne et les jardins ... », Bordeaux, William Blake & Co 2002.

En préparation : *Commentaire de la Phénoménologie de l'Esprit*, Folio-Gallimard.

II. Traductions

Œuvres de Bertolt Brecht :

Écrits sur le cinéma, Paris, éditions de L'Arche 1970.

Légende d'Antigone. Chanté par Irene Jarski au MIDEM de Cannes 1986, in : *Poésie*, n°44, Paris, Belin/Humensis 1988.

Œuvres de Georg Büchner :

Lenz. Ecrits philosophiques. Ecrits scientifiques, ouvrage collectif publié sous la responsabilité de B. Lortholary, Paris, éditions du Seuil 1988.

Lenz, suivi du rapport du pasteur Oberlin (*Herr L.*) et du *Dialogue dans la montagne*, Paris, éditions du Seuil 2007.

Œuvres de Paul Celan :

La fugue de la mort, in : *Vienne 1880–1938. L'apocalypse joyeuse*, Paris, Centre Pompidou 1986.

Choix de poèmes, avec introduction et notes, Paris, Poésie-Gallimard 1998.

Renverse du souffle (Atemwende), Paris, éditions du Seuil 2003.

Partie de neige (Schneepart), avec introduction et notes, Paris, éditions du Seuil 2007.

Œuvres de Sigmund Freud :

L'interprétation du rêve, Paris, éditions du Seuil 2010.

Sur le rêve, Paris, éditions Points 2011.

L'homme Moïse et la religion monothéiste, Paris, éditions Points 2012.

Au-delà du principe de plaisir, Paris, éditions Points 2014.

Le Moi et le Ça, Paris, éditions Points 2015.

Abrégé de théorie analytique : un chapitre inédit du Portrait psychologique du président Thomas Woodrow Wilson : 1931, Paris, éditions Points 2017.

Œuvres de Georg Wilhelm Friedrich Hegel :

La société civile bourgeoise, avec introduction et notes, Paris, Maspero 1975.

Phénoménologie de l'Esprit, avec introduction et notes, Paris, Aubier-Flammarion 1991.

Préface de la Phénoménologie de l'Esprit, avec introduction, notes et commentaire systématique. Paris, Garnier-Flammarion 1996.

Cours d'Esthétique, en collaboration avec Veronika von Schenk, 3 vol., introduction et notes, Paris, Editions Aubier 1995-1997.

Phénoménologie de l'esprit, nouvelle édition en livre de poche, nouvelle présentation, Paris Garnier-Flammarion 2012.

Œuvres de Friedrich Hölderlin :

Poèmes divers, in : *Cahier de l'Herne*, Paris 1989.

... belle Garonne et les jardins ..., Bordeaux, William Blake & Cie 2002.

Hyperion, avec introduction et notes, Paris, Garnier-Flammarion 2005.

Œuvres de Emanuel Kant :

Essai sur les maladies de la tête, avec introduction et notes, in : *L'évolution psychiatrique*, Tome XLII, fasc. 2, Toulouse, Privat 1977.

Métaphysique du droit, in : *Kant révolutionnaire*, par André Tosel, Paris, PUF 1990.

Œuvres de Karl Marx :

Lettres sur les sciences de la nature, avec introduction et notes,
Paris, éditions Sociales 1974.

Grundrisse. Manuscrits économiques de 1857-1858, avec introduction et notes (avec une équipe de traducteurs), 2 vol.,
Paris, éditions sociales 1980.

Manuscrits de 1861-1863, avec introduction et notes (avec une équipe de traducteurs), Paris, éditions Sociales 1980.

Le Capital. Livre 1, avec introduction et notes (avec une équipe de traducteurs), Paris, éditions sociales 1983.

Autres auteurs :

Friedrich ENGELS : *Histoire de l'Irlande*, in : *La rumeur Irlandaise*, Paris, Champs Libres 1973.

Ernst FISCHER : *A la recherche de la réalité*, Paris, Lettres Nouvelles 1970.

Johann W. GOETHE : *Causeries d'émigrés allemands. Suivi du Conte*, Paris, éditions de l'Imprimerie Nationale 1997.

Günter GRASS : *Die Box. Roman*, Paris, Le Seuil 2010.

Max & Carola HALHUBER : *L'infarctus* (ouvrage médical), Paris, Economica 1983.

« Poèmes expressionnistes allemands », traduits in : *Journal de l'expressionnisme*, Lausanne, Skira 1984.

Gerhart HAUPTMANN : *La peau de castor (Der Biberpelz)*, Paris, éditions Théâtrales 2002.

Heinrich HEINE : *Sur l'histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne*, Paris, éditions de l'Imprimerie Nationale 1993.

Franz KAFKA : *Œuvres complètes I, II : nouvelles et récits - romans*, Paris, Gallimard 2018.

Gustav MEYRINK : *Le Golem*, Paris, Garnier-Flammarion 2003.

Christoph RANSMAYR : *Le dernier des mondes. Roman*, Paris, POL/Flammarion 1989.

Rainer M. RILKE : *Élégies de Duino*, Paris, Gallimard 1994.

Peter SCHÖTTLER : *Naissance des Bourses du Travail*, Paris, PUF 1985.

Stefan ZWEIG : *Œuvres de fiction*, 2 vol., Paris, Gallimard 2013.

Remerciements de la présidente du Conseil de fondation

IRENE WEBER HENKING

Pour terminer, nos remerciements vont aux fondations et institutions qui ont soutenu ce prix par un don, à savoir la Fondation Philanthropique Famille Sandoz, la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature, la Loterie Romande, la Ville de Lausanne, le Centre de traduction littéraire de Lausanne, la Ville de Lausanne, le Collège de traducteurs Looren et l'Ambassade de France en Suisse. De même nous remercions Bibliomedia Suisse pour l'accueil de cette remise de prix.

Nous tenons également à remercier pour leur travail, les jurés de cette édition 2018, à savoir Brigitte Grosse, Luzius Keller et Martin Zingg pour le jury germanophone et Isabelle Rûf, Françoise Toraille et Stéphane Pesnel pour le jury francophone, ainsi que Lionel Felchlin pour la musique et Yves Raeber pour les moments de lecture.

© 2019

Prix lémanique de la traduction

Université de Lausanne

Anthropole

CH-1015 Lausanne

www.prixlemanique.ch

Mise en page : R. W. Müller